

**Lettre 72
(Dernière lettre)**

Novéant-sur-Moselle, 1^{er} Juin 1940

Benigna, dans ta dernière lettre daté du 25 Mai, tu me demandes si je sais quelque chose concernant ce qu'on raconte, c'est-à-dire que, certaines compagnies sont parties ceux ayant 45 ans et plus. A ce sujet, ici nous ne savons absolument rien. Chacun questionne séparément ses supérieurs, lesquels répondent systématiquement la même chose « *nous attendons les ordres* ». Lorsqu'il leur arrive de nous promettre quelque chose, nous ne les croyons plus. Ce sont d'insolents mensonges. Moi je ne les écoute plus car je sais que « *la calomnie tue plus sûrement qu'une blessure* ».

Eh bien oui, vous avez intérêt à faire les démarches pour obtenir la carte d'identité. D'après ce que vous dit Juan dans sa dernière lettre, on va nous transférer près de la frontière d'Italie, vu que le front se voit obligé de reculer. De cela, non plus, nous ne savons rien de sûr. Benigna, je suis content de savoir que tu te trouves en bonne santé, sans troubles menstruels. Tâches de te conserver ainsi afin que je jour où je viendrai et je me trouve dans de bonnes conditions j'entreprenne ce dont j'ai tellement envie. Notre situation continue à être la même. Tu ne dois pas voir du chagrin puisque nous sommes très tranquilles. Aies confiance car lorsque ce sera inévitable, on nous acheminera vers le sud. Ici, je t'envoie trois photos afin que tu voies ton mari et ses infortunés compagnons de section. Chacun de nous a commandé, au moins deux photos. Ce que nous faisons est une route que nous finirons bientôt. Où irons-nous après ? Nous n'en savons rien. Il paraît que le gouvernement français ignore notre existence. Ils nous volent du temps et de l'argent. Te souviens-tu de ce dicton :

*Quand nous avons du temps nous n'avons pas d'argent
Et lorsque nous avons de l'argent nous n'avons plus de temps.*

Nous, nous n'avons jamais possédé ni l'un ni l'autre pour en profiter avec nos enfants. Nous l'obtiendrons, car nous ne voulons pas atteindre ce qu'il y a de meilleur. Nous, nous contentons avec ce qui est bon, et cela parce que nous ne sommes pas envieux, et non parce qu'on dit que le meilleur est l'ennemi de ce qui est bon. Vous verrez que très bientôt on cessera de nous déplacer comme si nous étions un troupeau de mouton. Oui ! peu sont les jours que nous séparent les uns des autres.

Rien de plus. Beaucoup de bons souvenirs pour Mesdames Engracia et Teresa, les personnes qui vous demandent de mes nouvelles et pour tous les espagnols qui vous entourent.

Vous épouse et enfants, recevez une forte étreinte de celui qui ne vous oublie pas, votre époux et père.

Marcelino Sanz Mateo.

Extraits

Voici les extraits d'autres lettres significatives que Juan, gendre de Marcelino, écrivit à son épouse Maria, fille du paysan aragonais. Elles nous permettent d'avoir une lecture plus approximative de la situation réellement vécue par ces espagnols, éclaircissant les circonstances qu'ils durent endurer pour survivre.

La Condamine Chatelard, 1^{er} Mai 1939

En sortant du camp d'Argelès-sur-Mer on nous a dit qu'on nous menait près de Lyon, mais on nous a trompés. Après de nombreuses heures de voyage, nous sommes arrivés à notre destination. Nous sommes dans les basses Alpes, au pied d'une montagne enneigée, à quelques kilomètres de l'Italie. Nous avons demandé si on pouvait vous transférer au village qui se trouve à trois kilomètres de notre campement on nous a répondu que pour le moment il n'en était pas question... Dans les villages qu'a traversés le train, nous avons vu beaucoup de familles espagnoles. A chaque arrêt dans les gares, il y avait des femmes et des enfants qui nous saluaient et pleuraient. Beaucoup d'entre nous pleuraient aussi car cela était très émouvant. Maria, renseignes-toi s'il y a un train direct de Mézin à Nîmes ou Avignon, et laquelle de ces deux villes est la plus proche de Mézin.....

La Condamine Chatelard, 7 Juin 1939

.... Depuis hier après-midi je me trouve à nouveau en compagnie de notre père et autres compagnons Ne t'effraie pas, mon amour, en lisant ce qui suit. Sincèrement, je ne te cache rien. Hier, à cette heure-ci, j'étais dans la prison de la caserne. Le motif de mon emprisonnement de vingt jours est le suivant : comme tu sais, notre père et moi, et beaucoup d'autres compagnons, nous nous sommes enrôlés volontairement le 10 Avril dans une compagnie la 11 de travailleurs, sous le commandement militaire, parce qu'ils nous promirent de nous réunir avec notre famille. Découvrant où ils nous ont amené en nous trompant, et apprenant que je ne peux pas te faire venir, et qu'ils me payent si peu qu'il m'est impossible de l'aider, j'ai pris la décision de désertier.

Le Samedi 13 Mai, à huit heures et demie du matin, je me suis enfui d'ici à pied, en passant par la montagne avec, en poche seulement l'argent économisé pour m'acheter de quoi manger. J'ai marché cinq jours et cinq nuits, sans pour ainsi dire m'arrêter, direction l'adresse de mes oncles pour, de chez eux, tâcher de te faire venir et de partir les deux en hameau rural. Malheureusement, la chance ne m'a pas accompagné. Le 17, à sept heures du matin, alors que je traversais un village près d'où vivent mes oncles, un gendarme me vit et m'arrêta. Ils m'emportèrent à la prison de la caserne d'un village situé à 8 kilomètres du campement

Hier à trois heures de l'après-midi, un gendarme est venu me sortir de la prison... En entrant dans le mess des gendarmes, le commandant se leva de table, me salua et me serra la main. Il pardonna mon acte puisque j'avais déserté afin de pouvoir t'éteindre entre mes bras, et, à la suite, il me promut chef et interprète...

Les gendarmes m'informèrent que le gouvernement français créa des compagnies de travailleurs espagnols afin de nous sélectionner. Les autorités veulent connaître nos aptitudes, et savoir qui est « bon » et qui est « mauvais ». Aux bons on leur donne un document grâce auquel ils pourront vivre et travailler en France. Ils me dirent également que, sûrement, en Août on nous donnera quelques jours de permission pour pouvoir aller voir la famille ; qu'en ce moment cela n'était pas chose facile ... Nous verrons après si ce qu'ils m'ont dit est vrai

C'est durant les vingt jours passés en prison que j'ai le mieux mangé et été le mieux soigné depuis que je suis en France

La Condamine Chatelard, 14 Juillet 1939

Aujourd'hui nous sommes en fête afin de commémorer le 150^{ème} anniversaire de la République Française.

Hier, des jardiniers espagnols, le chef des menuisiers et moi, son interprète, fûmes désignés par le capitaine français et le commandant espagnol pour décorer le campement avec des arcs de triomphe. Aujourd'hui, à cinq heures et demie du matin ils ont tiré des salves de fusil. Ensuite à neuf heures et demie, ils nous ont fait défiler en passant devant le drapeau français. A la fin, le chef des campements nous a dit dans son discours : *« Avec cet accueil vous me prouvez votre bonne volonté et votre aide pour commémorer le 150^{ème} anniversaire de notre République. Sachez qu'après vous avoir accueillis, la France saura dans peu de temps vous faciliter la liberté pour pouvoir, à ceux qui avez la famille ici, vous unir avec elle et continuer à vivre en France. En plus, nous désirons qu'à bref délai vous puissiez célébrer la fête de votre République en Espagne »* Lorsqu'à la fin de son discours il cria : *« Viva Espagne / Vive l'Espagne ! »* nous avons crié à l'unisson : *« Viva Francia / Vive la France ! »*.

Comme tu vois « ces gens » sont très contents de notre comportement et de notre ardeur au travail. Ils nous ont fait une bonne impression. Ensuite, le capitaine du campement a passé en revue les baraques fleuries par ses occupants. Je suis sûr qu'on donnera un prix à notre père pour avoir si bien décoré la baraque dont il est responsable. Dans celle où je suis, tous, moins un compagnon et moi-même, ont leur épouse et leur famille en Espagne, mais, d'un commun accord, nous avons seulement nettoyé son intérieur en signe de protestation pour nous tenir séparés de nos êtres chéris. Hier soir j'ai lu dans un journal français un article très intéressant pour nous. Je l'ai traduit pour tous. Lis-le attentivement : *« Seule la solidarité internationale peut continuer à recueillir des fonds nécessaires pour aider les réfugiés espagnols. J'invite les gouvernements démocrates à les accueillir. Là est la solution de l'angoissant problème posé par ces êtres qui ne peuvent retourner à leur patrie sans risquer leur vie. L'aide aux réfugiés espagnols, affaire qui émeut l'opinion publique du monde démocrate, sera l'unique tâche de la Conférence Internationale qui aura lieu dans le Centre Marcellin Berthelot de Paris le 15 et 16 Juillet, où se réuniront les délégués de vingt-deux pays. Dans cette conférence se feront valoir toutes les propositions susceptibles de résoudre à l'unanimité la douloureuse situation des républicains espagnols, de leurs familles, des orphelins, des volontaires internationaux, blessés et mutilés, réfugiés en France et en Afrique du Nord. Nous devons les aider matériellement, et solutionner leur répartition dans les pays démocrates... »*.
Maria, cela sera notre salut ...

Aujourd'hui, tout a été extraordinaire. Nous avons très bien déjeuné le matin et, à midi nous avons eu un très bon repas avec dessert, rhum, plus pour chacun de nous, deux paquets de cigarettes et un cigare ... Alors que je suis en train de t'écrire dans ma baraque, j'entends chanter et rire mes compagnons. En ce qui me concerne, cette fête augmente la tristesse que j'ai de ne pas t'avoir près de moi....

... Comme tu le sais, pour l'avoir lu dans ma lettre daté du 13 Juillet 1939, j'attends la réponse de mes oncles afin de solliciter l'autorisation de rester définitivement en France, vivant les premiers mois avec eux, et cela malgré que tu me dises souvent que tu n'aimes pas la France. Crois-moi, je suis sûr que le jour que j'aurai la liberté de pouvoir vivre ensemble pour toujours, tu aimeras la France. Je te le garantis pour avoir, comme tu le sais l'expérience d'avoir vécu quelques années dans ce pays ...

Campement B du Parpaillon, Basses-Alpes

Aujourd'hui, 23 Août 1939, est un jour fatal pour moi. Le capitaine chargé de ma permission de dix jours m'a dit que son supérieur lui a donné l'ordre de me communiquer ce qui suit : « *Sachez que le voyage pour aller voir votre femme coûte 398 Francs, et que vous resterez seulement quatre jours avec elle, car il faut compter trois jours pour l'aller et le retour* ». Lui ayant demandé si l'armée ne pouvait me payer le tiers de cette somme, le capitaine m'a répondu que non, parce que c'est à moi que revient de payer la totalité du voyage ...

EPILOGUE

La débandade de l'armée française devant la grande offensive allemande de la mi-juin de 1940, dissémine les compagnies de travailleurs étrangers qui se trouvent dans le département de la Moselle, département frontalier avec l'Allemagne.

Alors que Juan cherchait désespérément son beau-père, le capitaine de la compagnie 11, le menaçant de son pistolet, lui donna l'ordre de prendre le volant du camion et de filer vers le sud jusqu'à se mettre en lieu sûr. On ne sut pas ce que devint Marcelino. Au bout d'un mois sans avoir de ses nouvelles, Benigna reçut une lettre de son mari, provenant de Belfort et estampillé avec le sceau de la Wehrmacht (armée régulière allemande) qui lui disait : « *Chère épouse et chers fils, n'ayez pas de la peine. Je me trouve sain et sauf et bien soigné. Baisers. Marcelino* ».

Leur correspondance se renoua durant quatre mois environ, les lettres de Marcelino étant rares et leur contenu laconique. Au bout d'un autre long et angoissant silence, Marcelino annonça à sa famille sa nouvelle destination : le camp de Mauthausen, depuis lequel, le contenu de ses lettres se résumant à deux ou trois courtes phrases : « *Je suis bien. Je ne manque de rien. Baisers pour tous* ». S'écoulant bien des mois sans avoir de ses nouvelles, son épouse fit tout son possible pour savoir ce qui se passait. Le 21 Octobre 1941, une lettre de la Croix Rouge internationale lui annonça : « *... Le prisonnier numéro 12910, SANZ MATEO Marcelino, est décédé le 19 Juillet 1941. Ses cendres reposent dans le cimetière de Steyr ...* ».

En réalité, jusqu'à la fin de la guerre on ne sut rien sur ce qui arriva à beaucoup des espagnols qui travaillaient dans le nord-est de la France. L'association des déportés de Mauthausen de Paris diffuse ces informations : « *...un grand nombre d'espagnols furent faits prisonniers par les allemands dans le département des Vosges et dans le territoire de Belfort (nord-est de la France), dans ce dernier 140. Après avoir été détenus dans le Fronstalag de Belfort, les prisonniers furent transférés au stalag XIB, situé à Fallingbommel (Prusse orientale). Partant de celui-ci le 25 Janvier 1941, 1506 déportés arrivèrent le 27 au K.L. de Mauthausen, recevant les matricules de 3668 à 6339 (Marcelino avait le n° 6175). Les espagnols qui sont en réalité que 1079, desquels meurent les 71.6 %, 932 à Gusen et 112 à Hart. Furent gazés....* »

Là-bas mourut aussi son ami Francisco GRACIA, « El fin ». Quelques survivants du camp racontèrent à sa fille, Rosario GRACIA, que peu de jours après avoir vu les S.S. emporter son ami Marcelino vers la mort, et se rendant compte qu'on venait le chercher, son père se lança sur le grillage électrifié en criant : « *A moi vous ne ferez pas ce que vous avez fait à Marcelino !...* ».

Les espagnols qui parvinrent à s'échapper de la désastreuse retraite de l'armée française furent regroupés par les militaires français à Bédarieux, village situé au nord de Béziers (département de l'Hérault). C'est là qu'ils demeurèrent jusqu'au 14 Juillet, date à laquelle ce camp fut dissout. Enfin, Juan put s'unir avec son épouse Maria. Peu de temps après ils eurent leur première fille. Durant le mois de Juillet 1942. Benigna alla habiter avec ses quatre enfants mineurs au village où les deux grands (Sebastian et Valero) travaillaient dans une propriété agricole. Peu de jours après le départ de Benigna, Juan fut engagé dans une propriété voisine de celle qui employait ses deux beaux-frères.

C'est à Lannepax, village rural situé dans le département du Gers, que la famille SANZ et la famille UCEDA vécurent jusqu'à la fin de la guerre. Les circonstances les obligèrent à être ce que ne voulaient pas Marcelino : des paysans. Sebastian fut l'unique qui conserva cet emploi après la guerre.

En 1955 (26 ans après l'avoir abandonnée) Benigna, accompagnée de sa fille Alicia, retourne à sa maison de Alcorisa. Depuis lors, et jusqu'à son décès à Madrid / Octobre 1988, elle vécut des fois en Espagne, et des fois en France, à Paris. Juan et Maria émigrèrent au Chili vers 1970, Valero alla vivre près de Séville. Juana, Lauro, Daniel, Sebastian et Anastasio resteront en France.

Au bout de plus de deux ans de procédures administratives, en plus de sa pension de veuve, Benigna obtint la pension que les Allemands doivent payer à toutes les victimes du nazisme faisant d'elle une personne « riche » dans le village.

Souvent, Benigna dira à ses fils : « *même mort, votre père continue à nous aider ...* ».